

Pour une Restauration de la Liturgie Byzantine

Par le Père Néophyte Edelby, B.A.

Nous avons beaucoup hésité avant de livrer au public ces quelques notes, dont certaines datent des années, déjà lointaines, de notre Grand Séminaire. Là, notre professeur de liturgie nous tenait au courant du mouvement liturgique en Europe, en même temps qu'il nous associait à ses recherches de liturgie byzantine. La comparaison s'établissait, à nos yeux, accablante entre ce que nos frères d'Occident réussissaient à faire avec une langue liturgique inconnue de la foule et ce que nous ne réussissions pas à faire malgré une langue populaire et une liturgie éminemment adaptée à la mentalité de nos fidèles. Nous accumulions notes sur notes et nous aspirions après le jour où il nous serait donné d'essayer un mouvement liturgique semblable.

Comme religieux et comme éducateur, l'occasion ne devait pas nous manquer. Mais nous nous sommes vu, dès le début, arrêté par un manque presque absolu d'instruments de travail. La Liturgie byzantine n'est intéressante, croirait-on, que pour les orientalistes. Les monographies et les éditions scientifiques, qui devraient éclairer un renouveau liturgique tant désiré, restent sans écho dans le domaine de l'action. Encore aujourd'hui, nous n'avons pas un seul livre convenable et complet à mettre entre les mains de nos chantres, de nos élèves et de nos fidèles. Pour servir de texte de base dans les cours de religion ou dans la « préparation de la Messe du lendemain », il nous fallait un « Missel » complet. Commencé au Grand Séminaire, ce recueil d'environ mille pages est maintenant prêt pour l'impression. Avec ses textes, ses notes historiques, ses commentaires, ses gravures, ses références, ses schémas, ce *Manuel du fidèle de rite byzantin* nous a paru un instrument de travail indispensable à tout renouveau liturgique.

Mais, en essayant, avec une communauté de jeunes religieux et de séminaristes groupés dans notre Maison d'Etudes de Beyrouth, de vivre aussi intensément que possible notre vie de chœur ; en essayant aussi de faire vivre aux élèves de notre Collège la Liturgie quotidienne, nous avons bien vite réalisé qu'un renouveau liturgique n'était pas seulement fonction de manuels. Il fallait, nous a-t-il semblé, une restauration incluant une *réforme de structure*.

La Liturgie, autant que le dogme et la discipline, relève de la seule autorité de l'Eglise, bien que l'usage, en liturgie, se soit imposé comme source de droit plus souvent que la loi écrite. Aussi, toutes les fois que nous sentons le besoin d'une réforme liturgique, notre rôle ne peut-il consister qu'à soumettre humblement à l'autorité compétente des propositions motivées. C'est à elle seule qu'il appartient, en définitive, de prendre les mesures qu'elle juge opportunes. Car, aux yeux de l'autorité responsable, le critère d'une restauration liturgique ne peut être seulement celui d'ordre esthétique ou historique; l'opportunité est un critère aussi valable que les autres, et seule l'Eglise en reste juge. Notre dessein est donc uniquement de suggérer, de proposer, de chercher des formules. Nous serions navré que l'on prît ici ou là prétexte de ce que nous *proposons* pour innover audacieusement dans un domaine où il n'y a déjà que trop de désordre.

D'autre part, c'est avec confiance que nous soumettons nos suggestions à la réflexion des lecteurs et au jugement de l'autorité. Nous avons l'intime persuasion que plus d'un prêtre, ayant essayé de vivre pleinement sa liturgie, a éprouvé, comme nous, le poids d'une inadaptation qui va croissant. Notre mérite aura été seulement de mettre en ordre les réflexions de nombreux confrères et de les étayer par des preuves historiques ⁽¹⁾.

Car une réforme de structure, en liturgie, se réduit le plus souvent à une simple restauration, c'est-à-dire à un retour vers des formes plus anciennes par l'élimination des surcharges disgracieuses que des siècles d'incurie ou de piété mal comprise ont accumulées sans discernement. La Liturgie byzantine nous semble un monument d'une architecture admirable, aux lignes pures, mais que déparent malheureusement toutes sortes de guirlandes, de colifichets et de plâtrages, tant et si bien que l'on finit par perdre de vue les lignes harmonieuses et pures de l'édifice original. Si nous nous sommes enhardi à proposer une réforme, c'est simplement dans le sens d'une restauration que nous la voulons. Des abus tardifs ont déparé la Sainte Liturgie; est-ce un abus de vouloir la restaurer, et pour cela remonter assez loin dans l'antiquité, à la période où l'on peut dire que le rite s'est fixé et qu'une ajoute postérieure a peu de chance de ne pas détonner dans l'ensemble?

Que l'on se rassure: la restauration que nous proposons n'a rien de commun avec les innovations hybrides de certaines communautés uniates. Aussi bien nos suggestions s'adressent-elles autant aux Eglises orthodoxes qu'aux communautés catholiques de rite byzantin. Aucune intention de rapprochement avec le rite romain n'a présidé à notre travail. C'est de l'étude et de la pratique exclusive du rite byzantin que sont nées les suggestions que nous soumettons avec autant de confiance que d'humilité à la méditation des liturgistes et aux décisions de l'autorité. Nous avons loyalement essayé de comprendre et de vivre le rite byzantin avant de lui faire des critiques et de proposer une restauration.

Liturgie populaire

L'aspect qui se dégage le plus naturellement d'une célébration soignée de la Liturgie byzantine est qu'elle est vraiment une *Liturgie*, c'est-à-dire une action publique, une réunion, une *synaxe*, comme on disait jadis, du peuple chrétien, de « l'ecclisia », pour prier, pour s'instruire et pour participer au sacrifice eucharistique.

Son nom même l'indique : c'est une réunion du peuple et pour le peuple. L'Orient ne conçoit pas normalement une Liturgie sans peuple, pour la seule dévotion du prêtre ou de quelques privilégiés. Ce serait comme un « meeting » sans foule. On voit par là ce qu'il faut penser d'une Liturgie sans « servant » ; ce serait un pur non-sens.

La Liturgie est une réunion publique, non seulement par le peuple qui y accourt, mais aussi par le lieu où elle se célèbre. Elle ne se tient qu'en un lieu public, à l'église. A moins de grave nécessité (persécution, guerre, destruction des églises), on ne la célèbre qu'à l'église. L'Orient n'a jamais connu d'oratoire privé au sens strict du mot, en faveur de quelques privilégiés. Pas plus que les empereurs, les évêques n'avaient d'oratoire privé. Les « sakellia » des monastères ou des palais ont toujours été accessibles à la foule, tout comme les églises. Et dans l'église, il ne doit y avoir

qu'un seul autel, et sur cet autel on ne doit célébrer, le même jour, qu'une seule Liturgie. Si ces « trois unités » sont aujourd'hui difficilement applicables partout et toujours, elles n'en demeurent pas moins un idéal, comme un rappel de la conception originale de la Liturgie.

La Liturgie est une réunion solennelle. Pas de « messe privée » ou de « messe basse ». Elle ne se tient normalement que les dimanches et jours de fête. Sa célébration quotidienne est une exception, qui n'a pas dû être inconnue des monastères et de certaines églises plus ferventes. Mais ce fut toujours une exception.

C'est aussi une réunion joyeuse. Pendant le carême pascal, à l'exception des samedis et des dimanches, la Liturgie est interdite.

Le peuple doit pouvoir tout entendre et tout comprendre. Le diacre est à l'Ambon ou au milieu du chœur pour diriger la prière des fidèles. »

Il n'y a jamais le silence dans l'église au cours de la Liturgie. Car ce n'est pas le moment de l'oraison mentale ou des dévotions. On se réunit pour prier en commun, suivant la recommandation du Seigneur.

On ne prie que dans la langue du peuple. Le problème des langues liturgiques n'existe pas, ou bien il est toujours solutionné en faveur de la langue populaire. La belle réunion où 99% des assistants ne comprendraient pas ce que l'on dit! C'est parce qu'on a perdu la notion de Liturgie qu'on a pu se permettre de célébrer dans une langue incomprise de la foule.

Dans la Liturgie byzantine, le chant est aussi une façon de faire prier la foule, non un ornement vain: donc chant simple, fortement rythmé: pas de musique instrumentale. Il y a bien un chœur de chantres, mais il ne devrait exécuter que les chants trop longs ou trop difficiles pour le peuple.

Dans une Liturgie populaire, le sens de la prière doit être très simple: sentiments simples, presque naïfs, des grands enfants que nous sommes, On prie pour des besoins que le peuple ressent profondément et pour lesquels son âme vibre : la paix (car la guerre, distraction des grands, n'affecte vraiment que les petits), les chefs temporels et spirituels (si souvent inquiétants pour le peuple), l'union des Chrétiens (problème angoissant pour les simples fidèles, qui ne comprennent rien à nos querelles dogmatiques ou disciplinaires, à nos ambitions humaines, à nos rancunes de gens établis), les malades, les prisonniers, les pauvres, les orphelins, les veuves, le bon temps (préoccupation superficielle pour ceux qui peuvent compter sur d'autres revenus que ceux du sol), les bonnes récoltes, les absents, les défunts, les bienfaiteurs, les pieux et riches ancêtres qui nous ont légué de si belles églises.

Aucun ordre ne préside à l'expression de ces sentiments. L'âme populaire ne sait pas classer ce qu'elle éprouve, ni le réduire en comprimés. Elle l'exprime vivement, mais à l'avenant, sans ordre. Un beau refrain, une belle litanie: on les répète deux et trois fois. On ne trouvera nulle part un « acte » de contrition, un « acte » de foi, etc.... On prie, et tous ces sentiments affleurent à la fois. Comment aimer sans croire. Comment croire sans espérer ? C'est le beau désordre de toutes les prières scripturaires, n'en déplaise aux commentateurs.

Economie générale de la Liturgie

N'étaient les surcharges et les déplacements de texte, la Liturgie byzantine présenterait un schéma excessivement simple et logique. Mais, même à l'état actuel de son développement, il n'est pas difficile d'en saisir l'économie générale. On y distingue nettement deux parties : la première est une synaxe euchologico-didactique, appelée *Liturgie des catéchumènes* ; la seconde est une synaxe eucharistique, réservée aux baptisés et appelée *Liturgie des fidèles*. La distinction est si prononcée que, jadis, les deux parties ont pu être célébrées dans deux sanctuaires différents.

Aujourd'hui, dans la Liturgie dite des catéchumènes. Il n'est nulle part fait mention d'Eucharistie. Ce phénomène s'expliquerait partiellement par la « discipline de l'Arcane » en vigueur aux tout premiers temps de l'Eglise. Il indique bien, en tout cas, l'économie générale de la synaxe : les chrétiens se réunissent d'abord pour prier et pour s'instruire. On a ainsi : l'office des Typiques (l'Enarxis), chanté en dehors même du sanctuaire et comprenant des litanies interrompues par des psaumes antiphonés ; l'entrée du clergé au sanctuaire au chant des tropaires ; le trisaghion ; la grande ecténie ou prière œcuménique qui suit l'évangile. En même temps on s'instruit en écoutant des passages de la Bible (il y avait jadis trois ou quatre lectures) et l'homélie qui ne faisait jamais défaut.

Dans cette première partie, clergé et peuple sont intimement unis : les litanies constituent un dialogue constant entre le diacre et le peuple ; l'évêque est le plus souvent au centre de l'église, qu'il préside ou qu'il prêche ; le centre d'attraction n'est pas l'autel, mais l'ambon, au milieu du peuple.

Dans la seconde partie, on consacre, on sacrifie. Mais là, l'action eucharistique ne se fait à proprement parler qu'à l'autel. Tandis que l'on occupe, pour ainsi dire, le peuple au chant des hymnes et des litanies, le prêtre joue, seul, le drame du Calvaire. « L'immolation non sanglante, dit Pie XII ⁽²⁾, par le moyen de laquelle, après les paroles de la Consécration, le Christ est rendu présent sur l'autel en état de victime, est accomplie par le seul prêtre en tant qu'il représente la personne du Christ, non en tant qu'il représente la personne des fidèles ».

Le peuple ne fait qu'entrevoir. Par quelques arrêts du chant, le développement du drame qui se poursuit à l'autel : les voiles sont tirés, les prières secrètes du prêtre (du moins selon l'usage actuel) abondent : le prêtre ne se détourne presque plus de l'autel : quand il doit bénir l'assemblée, c'est à peine si l'on écarte le voile du sanctuaire. Autant dans la synaxe euchologique il était proche du peuple, autant dans la synaxe eucharistique il paraît distant, inaccessible, absorbé par une vision de l'au-delà, comme Moïse sur le Sinaï.

Sa communion terminée, le prêtre se rapproche de nouveau du peuple. Une fois le sacrifice consommé par la communion du peuple chrétien, il n'a comme plus rien à dire. Quelques mots d'action de grâces, une prière pour la communauté, une bénédiction, et tout est fini. Les rubriques, si sobres de détails, prescrivent de remercier alors en privé. L'action publique est terminée ; il ne reste plus qu'à converser avec l'Ami, chacun dans l'intimité de son cœur, car la prière liturgique n'exclut ni ne remplace la prière individuelle.

Liturgie dramatique

Le peuple a besoin de voir pour comprendre.

La Liturgie est une action vivante, un drame de vie.

Tout le monde remue. Le clergé, loin de rester à l'autel, descend, parcourt les rangs des fidèles, encense, porte l'Evangile ou les oblats. La croix et les flambeaux traversent les rangs du peuple. Les fidèles eux-mêmes prennent part à des processions. La scène du drame, c'est toute l'église ; elle déborde même souvent au delà.

Les acteurs sont revêtus d'habits spéciaux. C'était jadis les habits du peuple, plus riches pour l'occasion.

La Liturgie est pleine de symboles. Le peuple est plus sensible aux symboles qu'on ne pense. Il les comprend mieux que les savants. Les fidèles sont comme ravis dans un autre monde. Autour d'eux, les saints ont pris dans leurs icônes des attitudes de céleste quiétude. Les cierges étincellent de mille feux. L'encens embaume l'église et crée une chaude atmosphère de prière. Les chants montent. Les diacres s'empressent entre le peuple et l'autel. Au centre, le Pontife, image du Christ, préside la prière et accomplit le sacrifice. C'est une vision du ciel.

Les ombres du tableau

A ce tableau céleste, les ombres ne manquent pourtant pas. Dans la mesure où la Liturgie eucharistique est un élément essentiel de l'Eglise visible et de la vie de la chrétienté, il est important de constamment s'efforcer de rendre l'expression liturgique plus belle, plus conforme au mystère qu'elle exprime, et plus accessible aux hommes qui, à travers elle, non seulement participent au Sacrement, mais en reçoivent un renouvellement de vie spirituelle et de connaissance des mystères de la foi. Bien entendu, la connaissance et la fermeté de la foi et la générosité de la charité sont les éléments essentiels d'un nouveau chrétien, et la liturgie n'est pas destinée à ceux qui ne croient pas. Elle demeure avant tout l'apanage des baptisés, des membres vivants de l'Eglise qui, sans elle, ne participent pas pleinement à la vie et aux sacrements du Corps mystique. Une liturgie vraiment expressive, accessible au peuple chrétien, pleinement adaptée à sa mentalité, est donc indispensable à la vie de l'Eglise.

Certains reprochent à la Liturgie byzantine d'être trop longue pour une célébration quotidienne recueillie. On est surpris du décalage qui existe souvent dans la célébration entre les parties récitées ou chantées à haute voix et les prières secrètes: les premières sont généralement bien dites, d'une manière lente et souvent solennelle, alors que les secondes sont trop souvent escamotées, au point qu'on pourrait se demander parfois si le prêtre a vraiment pris le temps de les prononcer. Or, les prières sacerdotales, bien qu'elles soient, selon l'usage actuel et erroné, récitées en secret, sont les parties essentielles de la Liturgie.

Même si dix ou quinze minutes de plus, nécessaires à une célébration recueillie de la Liturgie quotidienne, ne doivent pas compter, malgré le contexte des vies actuelles (pour le prêtre célébrant autant que pour les fidèles), on n'en éprouve : pas moins une vague impression de lourdeur, provenant de l'abondance et des répétitions des prières diaconales, alors que celles-ci sont moins essentielles au mystère du Sacrifice. et donnent l'impression à certaines âmes de faire comme un écran entre la partie essentielle du Sacrifice et les fidèles désireux d'y participer plus directement.

Cette impression est plus accusée encore lorsque « le prêtre doit, dans la Liturgie quotidienne, assumer à lui seul toutes les prières diaconales. Il est vrai que cette intervention du diacre, dirigeant la prière de l'assemblée, pendant que le prêtre accomplit l'action sainte et mystérieuse, est caractéristique de l'ordonnance de la Liturgie byzantine. Il est vrai aussi que cette triple ordonnance des prières du chœur, du diacre et du prêtre fait toute la beauté des Liturgies solennelles et qu'elle est fondée en tradition, bien que tardive. Mais toutes les justifications n'empêcheront pas qu'actuellement cette ordonnance présente des inconvénients qui, à la longue, risquent d'empêcher la Liturgie byzantine de jouer dans la vie de l'Eglise tout le rôle auquel son génie et sa beauté la destinent sans doute.

Bien des choses ont changé depuis l'époque qui a vu l'essor et la fixation du rite tel que nous l'avons reçu. Tout d'abord, la participation quotidienne au Sacrifice eucharistique est devenue un besoin légitime pour les chrétiens fervents. Or, la Liturgie ne saurait être célébrée solennellement tous les jours. Mais il y a plus : il faut constater que nous allons vers une élévation constante du niveau moyen de culture, ce qui entraîne des besoins spirituels plus affinés. Un chrétien cultivé ne se contente plus de la réponse aux prières diaconales, celles-ci finissent par le lasser, alors qu'il voudrait communier plus directement aux prières essentielles du Sacrifice. Il ne faudrait pas que la survivance d'un certain nombre de paroisses populaires ou rurales encore ferventes et satisfaites de la liturgie traditionnelle, fasse illusion sur l'évolution qui se fait : elle sera de plus en plus rapide.

Or, il ne s'agit pas seulement d'une élévation progressive du niveau de la culture dans la même ligne que par le passé, mais d'une brisure et d'un véritable bouleversement. Les structures mentales et la sensibilité de l'Orient sont en train de se modifier à un rythme qui risque de faire table rase de tout le passé. Il s'agit moins d'une influence de l'Occident que du développement d'une civilisation technique et scientifique qui bouleverse les fondements de toute culture traditionnelle. En fait, elle est née en Occident et s'y est développée. Mais elle ne lui appartient plus et, qu'on le veuille ou non, cette civilisation technique et matérialiste est une conquête universelle définitive de l'esprit humain. Que deviendront la culture et la mentalité orientales en tout cela? La civilisation marxiste, dont notre Proche-Orient est en train de s'imprégner, ne fera que précipiter, dans une perspective matérialiste, l'établissement des conditions sociales et humaines les plus favorables au développement des techniques.

Nous ne pensons pas que ce soit aller trop loin que de regarder bien en face les perspectives qui seront celles de nos chrétientés de demain, surtout en Orient. Il est impossible que les chrétiens orientaux, participant aux activités de leur temps, vivant dans ce monde nouveau, n'aient pas une mentalité et des besoins spirituels totalement nouveaux eux aussi. Nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'une chrétienté dont la liturgie ne serait plus en harmonie avec ses besoins

essentiels serait une chrétienté bien près de mourir. C'est pourquoi il est impossible que la liturgie de l'Eglise cesse de s'adapter et de vivre, Elle l'a toujours fait à travers les âges, par étapes successives inégales, lentement ou par mutations plus rapides. La précipitation de l'évolution du monde moderne doit avoir pour conséquence une mutation plus rapide des expressions liturgiques.

Faut-il laisser faire le temps et l'usage? La chrétienté ne nous paraît plus assez vivante pour que nous n'assistions pas alors à un raccourcissement arbitraire de la liturgie sous forme de dégradation, comme nous en voyons déjà la tendance (cérémonies escamotées, parties variables de la Sainte Liturgie supprimées), sans parler de la confusion qui naîtrait de ces mutations arbitraires. Il semble donc préférable que la hiérarchie prenne les devants pour orienter et diriger cette évolution, comme cela se fait déjà en Occident à travers les congrès et centres d'études de pastorale liturgique.

On objectera sûrement que l'Eglise byzantine catholique est obligée de rester fidèle à la tradition (c'est-à-dire à l'usage ou à l'abus figé avec les premières éditions imprimées du XVI^e siècle), pour ne pas s'éloigner de la pratique de l'Eglise orthodoxe. Mais il est impossible que l'Eglise orthodoxe, si elle est attentive aux besoins nouveaux et réels de son peuple, ne se pose pas exactement les mêmes problèmes. Une évolution commune est-elle impossible? Ne voyons-nous pas, d'autre part, les orthodoxes se montrer quelquefois plus prompts que les catholiques à modifier certains usages ⁽³⁾ moins gênés qu'ils sont par une autorité qui, pour éviter la latinisation, risque d'être plus orientale que les Orientaux et de figer la liturgie dans des formes éternellement invariables ?

N'appartient-il pas cependant à l'Eglise catholique, vivifiée par une sève de continuelle jeunesse, d'être à la tête d'une évolution légitime d'un rite, évolution qui ne serait contraire à la tradition que si elle s'écartait du génie propre de ce rite et s'accomplissait en dehors de la hiérarchie. Ce qui est contraire à la tradition, c'est précisément de ne plus bouger.

Il nous semble que les catholiques de rite byzantin, les Melkites surtout, sont aujourd'hui assez conscients de leur patrimoine spirituel pour que la latinisation ne constitue plus pour eux qu'un danger bien lointain. Le temps est venu de vivre d'autre chose que de négations. Changement ne veut pas dire latinisation. Le rite byzantin contient en germe une richesse accumulée, encore insuffisamment élaguée, mais peut-être plus grande, sous certains rapports, que celle dont disposait le rite romain pour faire vivre les foules chrétiennes.

Nécessité d'un texte critique

Le premier effort à faire en vue d'une restauration rationnelle de la Liturgie byzantine vise l'édition d'un texte critique d'après les meilleurs témoins de la tradition manuscrite.

Ce travail critique doit porter évidemment sur le texte grec, dont dépendent toutes les autres versions.

Or, nul n'ignore que les éditions du Leitourgicon actuellement en usage reproduisent, à peu de variantes près, les premières éditions imprimées du XVIe siècle, lesquelles ont été faites hâtivement et sans aucun souci critique.

Les quelques remarques que nous nous permettrons de faire n'ont évidemment pas pour but de combler cette lacune, mais de montrer, par des exemples choisis, au lecteur - même profane - combien le texte actuel de notre Liturgie est défectueux.

La prière de l'Anamnèse dans la Liturgie chrysostomienne commence par ces mots (qui justifient d'ailleurs le titre donné à cette prière): Μέμνημένοι τοίνυν τῆς σωτηρίου τάυτης ἐντολες...

Nous souvenant donc de ce précepte du Sauveur ... De quel précepte s'agit-il? Dans la Liturgie de S. Basile, les paroles de l'institution s'achèvent sur le précepte du Sauveur à ses apôtres: « Faites ceci en mémoire de moi ». La prière de l'Anamnèse a précisément pour but de rappeler ce précepte. Dans la Liturgie de S. Jean Chrysostome, la mention du précepte du Seigneur est tombée, mais dans la prière de l'Anamnèse nous continuons imperturbablement à dire : *Nous souvenant donc de ce précepte du Sauveur ...* Si l'on veut comprendre ce qu'on dit, il faut ou bien omettre la mention de ce précepte ou - ce qui est préférable - la restituer dans le texte ⁽⁴⁾.

Il est heureux que la nouvelle édition du Leitourgicon grec faite sous les auspices de la Congrégation Orientale ait restitué le chant du Πληρωθήτω après la communion des fidèles. Il se trouve aussi dans la version arabe de Rahmé mais n'est pas exécuté. Il représente pourtant un chant collectif d'action de grâces de vénérable antiquité et d'évidente utilité, puisqu'il accorde assez de temps au diacre pour reporter calmement les saintes espèces à la prothèse.

Le plus souvent, le travail critique consistera à supprimer des additions disgracieuses ou des doublets inutiles et à amender des altérations de texte.

La plus marquante de ces additions est la triple invocation au Saint-Esprit Κύριε, ὁ τὸ Πανάγιόν σου Πνεῦμα, récitée avant l'épiclese. Cette addition, qui interrompt la suite logique de l'anaphore, et qui fut, en tant qu'obligatoire, inconnue jusqu'au XVIe siècle, est le fruit des controverses entre Grecs et Latins sur la forme de la consécration. Il est absolument inutile de la garder dans le Leitourgicon, même à titre facultatif: elle n'est pas à sa place, elle encombre, outre qu'elle est manifestement tendancieuse.

Un doublet qui allonge inutilement la Liturgie est constitué par la répétition de la litanie connue sous le nom d'Aitisis une première fois après la déposition des oblats, une seconde fois avant le Pater. Celle-ci seule devrait subsister. On sait, en effet, que, dans la Liturgie, les prières du prêtre sont annoncées par le diacre qui, dans une demande succincte, indique l'intention pour laquelle le prêtre va prier. Aussi, la prière du prêtre reprend-elle le plus souvent, pour enchaîner, les derniers mots de la demande du diacre. Ainsi, le diacre ayant dit à la fin de la seconde Aitisis: Πᾶσαν τὴν ζωὴν ἡμῶν Χριστῷ τῷ θεῷ παραθώμεθα le prêtre enchaîne: Σοὶ παρακατιθέμεθα τὴν ζωὴν ἡμῶν ἅπασαν καὶ τὴν ἐλπίδα... De même, pour inviter le peuple à rendre grâces après la communion, le diacre dit: Ὁρθοὶ μεταλαβόντες... ἀξίως εὐχαριστήσωμεν τῷ Κυρίῳ. Et le prêtre d'enchaîner en reprenant les propres paroles du diacre: Εὐχαριστοῦμέν Σοι, Σέσποτα φιλόανθρωπε... De même aussi, la dernière demande de l'ecténie qui suit l'Évangile se termine par les mots: Καὶ ὑπὲρ τοῦ περιεστῶτος λαοῦ τοῦ ἀπεκδεχομένου τὸ παρὰ σοῦ μέγα καὶ πλούσιον

ἔλεος. Dans sa prière, le prêtre fait allusion à cette grande litanie qui, d'un bout à l'autre, demande la miséricorde: Κύριε ὁ Θεὸς ἡμῶν... ἐλέησαν ἡμᾶς κατὰ τὸ ἡλιθίον τοῦ ἐλέους σου...

De là nous concluons d'abord que la première Aitisis, celle qui précède l'Anaphore, est un doublet ajouté sous l'influence de la dévotion populaire. De fait cette litanie n'est signalée qu'une seule fois dans le Codex Barberinus du VIII^e s., et, précisément, avant le Pater. Personne ne niera l'onction de cette litanie, mais il est inutile de la réciter deux fois.

Nous concluons aussi que les trois courtes ecténies qui précèdent respectivement la prière de la déposition des oblats sur l'autel, (secrète dans la Messe romaine), (Πληρώσωμεν τὴν δέησιν ἡμῶν τῷ Κυρίῳ), la récitation du Pater (Πάντων τῶν ἁγίων) et la prière d'action de grâces, (postcommunion du rite romain), (Ὁρθοὶ μεταλαβόντες), doivent être allégées. De fait, une fois les oblats transportés solennellement de la prothèse à l'autel, le diacre introduit la prière du prêtre sur les oblats en invitant les fidèles à reprendre leur prière, un moment interrompue par la procession, au sujet des offrandes désormais déposées sur l'autel: Πληρώσωμεν τὴν δέησιν ἡμῶν τῷ Κυρίῳ - Ὑπὲρ τῶν προτεθέντων τιμίων Δώρων τοῦ Κυρίου δεηθῶμεν. Ainsi annoncée, le prêtre récitait alors à haute voix la prière sur les offrandes qu'il concluait par l'ecphonèse Διὰ τῶν οἰκτιρμῶν... Les demandes qui suivent et, à plus forte raison, l'Aitisis qui les accompagne, n'ont aucun lien avec le moment liturgique et n'ont été ajoutées que pour permettre au prêtre de réciter entretemps, à voix basse, la prière des oblats. Il en faut dire autant de la petite ecténie qui suit l'anaphore: elle devait se limiter à l'origine aux deux premières demandes: Πάντων τῶν ἁγίων et Ὑπὲρ τῶν προσκμισθέντων καὶ ἁγιασθέντων τιμίων Δώρων..., suivies de l'Aitisis. La même conclusion s'impose enfin en ce qui concerne la prière d'action de grâces après la communion. Annoncée par une seule demande du diacre: Ὁρθοὶ μεταλαβόντες... ἀξίως εὐχαριστήσωμεν τῷ Κυρίῳ, elle enchaînait: Εὐχαριστοῦμέν Σοι, Σέσποτα φιλόνητο. Toutes les autres demandes sont des additions inutiles, qui brisent le développement de l'action liturgique et n'ont été introduites, comme nous l'avons dit, que le jour où, le prêtre se mettant à réciter ses prières en secret, il a fallu prolonger les litanies par toutes sortes de demandes afin de lui permettre de terminer sa prière secrète.

La comparaison avec la Messe romaine renforce l'argument de critique interne que nous venons de développer. La prière qui, dans le rite byzantin, suit la grande ecténie d'après l'Evangile correspond, dans le rite romain, à la Collecte. Elle est précédée, chez nous, d'une longue litanie (appelée parfois *litanie œcuménique*). elle l'était aussi autrefois dans le rite romain; le Kyrie Eleison qui la précède aujourd'hui en est un vestige parlant. Par contre, la *Secrète* et la *Postcommunion* ne sont pas précédées de litanie dans le rite romain; ainsi en était-il sans doute aussi dans le rite byzantin, ces deux prières étant simplement précédées d'une courte invitation du diacre, équivalant à l'*Oremus* latin, et non d'une litanie.

L'usage, disons mieux: l'abus, de réciter les prières en secret a nécessité aussi l'introduction d'un doublet également disgracieux au début de l'Anaphore. Pour introduire la prière eucharistique - prière solennelle s'il en fût, puisque c'est elle qui fit donner le nom d'Eucharistie ft tout le sacrement de l'autel, et penser qu'elle est dite aujourd'hui en secret!-, pour introduire donc cette prière, le prêtre invite le peuple en disant: Εὐχαριστοῦμέν τῷ Κυρίῳ. Le peuple disait simplement: Ἄξιος καὶ δίκαιος. Alors le prêtre enchaînait: Ἄξιον καὶ δίκαιον σὲ ὑμνεῖν, σὲ εὐλοεῖν etc.... Rien de plus simple et de plus beau! Malheureusement, depuis que les prêtres se

sont mis à réciter la prière eucharistique en secret, la brève réponse du peuple ou du chœur ne suffisait plus à occuper tout le temps requis à la récitation secrète de la prière. Alors on a répété après les mots Ἄξιος καὶ δίκαιον la mention trinitaire Πατέρα Υἱὸν καὶ Ἅγιον Πνεῦμα... , prise à la profession qui précède la récitation du symbole de la foi.

Une autre addition, qui ne date - l'aurait-on cru? - que du XIVe siècle, est celle de l'Apolyxis. On sait que le Codex Barberinus du VIIIe siècle ne contient pas d'Apolyxis, ni même la bénédiction finale Εὐλοία Κυρίου... ⁽⁵⁾. On sait aussi que dans les livres liturgiques slaves et roumains il y a, à cet endroit, une rubrique qui ordonne au prêtre de distribuer l'antidoron aux fidèles, ce qui suppose que le prêtre a fini et que les fidèles vont quitter le temple.

Enfin pourquoi le prêtre conclut-il la Liturgie en renvoyant les fidèles par les mots Ἐν εἰρήνῃ προέλθωμεν, s'il doit encore dire, non seulement la prière derrière-l'ambon, mais aussi l'Apolyxis? En réalité, la vraie Apolyxis est constituée par la prière derrière-l'ambon, après laquelle le prêtre distribue l'antidoron. L'Apolyxis est donc une addition à l'imitation des heures de l'office. Elle choque moins, puisque, dans tous les cas, le Ἐν εἰρήνῃ προέλθωμεν ne marque plus la fin de la Liturgie. Mais on est étonné de constater combien cette addition est tardive.

Un autre sujet de recherches pourrait être la prière qui précède le Trisaghion, Nous avons de multiples indices pour croire qu'elle est relativement récente. D'abord, sa longueur et sa prolixité; ensuite, la difficulté qu'on éprouve à lui assigner une place: car on la récite soit pendant le chant des tropaires, et cela n'est pas très naturel, soit pendant le chant du Trisaghion, et cela est un contresens, car elle n'est qu'une préparation à ce chant et on doit, en ce cas, la faire précéder de son ephonèse ; de plus, cette prière est omise lorsque la Liturgie de S. Basile est unie aux Vêpres; enfin, bien qu'elle soit une prière préparatoire au Trisaghion, on la récite quand même lorsque le Trisaghion est omis et remplacé par l'hymne baptismal Ὅσοι εἰς Χριστόν..., ou par l'hymne à la Croix Τὸν σταυρόν σου... Or, Si on peut douter de l'antiquité de cette dernière hymne, on ne saurait nullement mettre en doute la très vénérable antiquité de la première, qui est même, peut-être, plus ancienne que le Trisaghion. Mais, en ces cas, quel sens peut avoir la prière préparatoire au Trisaghion?

Une dernière addition, également tardive, est constituée par l'introduction de cinq prières préparatoires à la communion du prêtre. Le Codex Barberinus n'en contient aucune. Comme préparation à la communion, la Liturgie offrait jadis les trois prières suivantes :

1) Σοὶ παρακατατιθέμεθα ... qui introduit le Pater ; 2) le Pater lui-même, considéré dans toute l'antiquité comme préparation à la communion ; 3) la prière Εὐχαριστοῦμεν Σοι... Accompagnée de l'inclinaison de la tête. Ces trois prières développent toutes un thème eucharistique ⁽⁶⁾. On rompt ensuite le pain et on le donnait à communier. Les autres prières ont été ajoutées par dévotion, pour permettre au prêtre de ne pas rester silencieux pendant qu'il tenait la sainte parcelle dans la paume de la main, surtout dans les concélébrations. Leur nombre a varié: au début, il n'y avait que la 1^{ère}, la 2^{ème} et la 5^{ème}; les deux autres, plus longues, restant facultatives. L'introduction tardive de ces prières est prouvée par l'hésitation où se trouvent les livres liturgiques quant à leur emplacement exact. De plus, le texte de la première est plus court chez les Melkites que chez les autres Byzantins. Logiquement, elles devraient être dites avant de prendre la sainte parcelle dans la main; on sait pourtant que chez les Slaves et les Roumains, elles sont récitées par le prêtre alors qu'il tient déjà le saint corps dans la paume de la main.

A côté de ces additions tardives, et qui sont plus ou moins défendables, il faut signaler des corruptions du texte, telle l'anacoluthie manifeste qu'on remarque dans la prière de la fraction du pain : Ὁ μελιζόμενος καὶ μὴ διαιρούμενος, ὁ πάντοτε ἐσθιόμενος καὶ μηδέποτε δαπανώμενος, ἀλλὰ τοὺς μετέχοντας ἀγιάζει... Après une série de participes, on s'attend tout naturellement à trouver ἀγιάζων et non ἀγιάζει⁽⁷⁾. De même, le προσφέρωμεν de la formule Τὰ σὰ ἐκ τῶν σῶν doit se lire προσφέροντες, selon la plupart des mss. ; ce qui donne tout son sens au chant Σὲ ὑμνοῦμεν, qui termine ainsi l'Anamnèse, en signifiant que le sacrifice offert par le prêtre est le sacrifice de toute l'Église. La version slave, d'ailleurs, a aussi le participe.

Nous voudrions terminer ce paragraphe relatif à la nécessité d'une édition critique de la Liturgie en rappelant que plusieurs des prières de la Liturgie de S. Jean Chrysostome appartiennent en réalité à la Liturgie de S. Basile et, parfois, vice-versa. C'est à une telle confusion que nous ont réduits les premières éditions imprimées du texte grec, faites, on le sait, hâtivement et sans le moindre souci critique. C'est ainsi que l'actuelle prière de l'eisodos dans la Liturgie de S. Jean Chrysostome appartient, en réalité, comme en témoigne le Barberinus, à la Liturgie de S. Basile; celle qu'indique le Barberinus pour la Liturgie chrysostomienne a été malheureusement oubliée, bien qu'elle fût très belle et significative. Pour la proskomidie, nous utilisons actuellement une prière qui appartenait à l'origine à la seule Liturgie de S. Basile; la prière propre à la Liturgie chrysostomienne, plus courte, a disparu. Il en a été de même de la prière derrière-l'ambon.

Faut-il dire aussi que, dans nos éditions modernes, presque toutes les prières du prêtre sont déplacées? Souvent leur ecphonèse les précède, alors qu'elle devrait les conclure. De plus, elles sont récitées sans tenir aucun compte de la place logique qu'elles doivent occuper dans la Liturgie. La prière actuellement récitée après la troisième demande de la grande ecténie devrait être dite logiquement tout à fait à la fin de cette ecténie et s'achever par l'ecphonèse Ὅτι ἐλεήμων καὶ φιλάνθρωπος Θεὸς ὑπάρχεις elle correspond à la collecte du rite romain. De même, la prière pour la déposition des oblats (la secrète de la Messe romaine) devrait être dite immédiatement après l'invitation du diacre à prier pour les dons et s'achever, sans solution de continuité, par l'ecphonèse διὰ τῶν οἰκτιρῶν. La prière qui suit l'Anaphore doit être récitée, non après la petite ecténie diaconale, mais après l'Aitisis et s'achever par l'ecphonèse Καὶ καταξίωσον ἡμᾶς, Δέσποτα. La prière d'action de grâces doit être dite, non pas directement après la communion du prêtre, mais après l'invitation du diacre Ὅρθοί. Μεταλαβόντες Enfin, la courte prière Τὸ πλήρωμα τοῦ νόμου doit être dite, non pas après la prière derrière-l'ambon, mais à la prothèse, pendant que le prêtre consomme les saintes espèces et purifie le disque et le calice.

Avec ce que nous dirons de l'abus des prières *secrètes*- la plus grande corruption de la Liturgie byzantine - voilà, en résumé, les défauts qu'un travail critique préliminaire devrait permettre d'éliminer: omissions, additions, doublets, corruptions du texte et déplacements. Car toute restauration liturgique doit pouvoir s'appuyer, au départ, sur un bon texte. Or le texte actuellement en usage est manifestement défectueux.

Anachronismes

Une fois obtenu un texte correct de la Liturgie, le travail d'adaptation devra commencer, nous semble-t-il, par éliminer les anachronismes.

Une des caractéristiques de la Liturgie est d'être précisément une prière extra-temporelle. L'antiquité de ces formules liturgiques, indépendamment de leur valeur interne, constitue déjà un élément de beauté et mérite, par là, notre vénération.

Mais, on l'avouera, autre chose une prière antique, autre chose une formule qui n'a plus de sens. Ce que l'on souhaite, ce n'est pas l'abandon du texte liturgique parce que trop ancien, mais la suppression des formules qui, aujourd'hui, ne veulent plus rien dire. Le prêtre célébrant a l'impression de jouer une pièce de théâtre ou de faire le perroquet, et les fidèles, qui y songent, peuvent croire qu'on se moque d'eux. S'ils n'y voient rien qui les choque, c'est alors le pire, car ils démontrent par là qu'ils ne vivent pas ce qu'ils disent.

Un écart se crée ainsi entre l'aspiration profonde de l'âme et la formule de prière, entre la vie liturgique et les préoccupations quotidiennes. De la Liturgie ou du journal, il est à craindre que ce soit le journal qui finisse par informer la vie.

Ainsi, nul ne contestera la nécessité de prier pour ceux qui nous gouvernent, qu'ils soient chrétiens ou non, bons ou méchants. Nul chrétien ne peut méconnaître le rôle joué par les *Basileis*, par l'empire byzantin, et par Constantinople en particulier, pour la défense de la chrétienté. Mais comprenons aussi que les *Basileis* ont cessé d'exister en 1453, que Constantinople n'est plus la citadelle du monde chrétien, que les ennemis de l'empire byzantin ne sont pas éternellement les ennemis de Dieu. N'accumulons pas les insultes contre les Barbares qui, du temps où ces prières liturgiques se fixaient dans l'usage, étaient les Perses, les Huns, les Avars, les Slaves et surtout... les Arabes. Or, il ne suffit pas de remplacer le mot *Basileis* par le mot « gouvernants » pour que la prière soit adaptée aux temps modernes. Il est anachronique de parler de gouvernants très chrétiens et gardés de Dieu, de leur palais, de leur armée amie-du-Christ; il est peu conforme à la conception chrétienne de l'Etat telle que nous nous la faisons aujourd'hui, de souhaiter que Dieu mette sous leurs pieds tout ennemi ... Une refonte de la prière s'impose.

De même, prier pour les catéchumènes et, d'une façon générale, pour les missions chez les non-chrétiens est un devoir pour tout fidèle. Mais faut-il, pour cela, leur ordonner d'incliner la tête puis les renvoyer solennellement à trois reprises, quand il n'y en a aucun dans l'église? Dans la Liturgie des Présanctifiés, après la mi-carême, non content de renvoyer les catéchumènes, le prêtre dit toute une litanie pour les *photizomènes*, puis les renvoie aussi solennellement. Mais, puisqu'on y est, pourquoi ne pas continuer la liste et renvoyer les énergumènes, les pleureurs, les genuflectants, les pénitents, etc....? On dira que les énergumènes ne sont plus là. Mais les catéchumènes non plus. Toutes les fois que nous prononçons ces paroles à la Liturgie, nous ne pouvons nous empêcher de regretter que l'autorité ne soit pas encore intervenue pour supprimer, alléger ou adapter des textes si anachroniques. Nous estimons, pour notre part, que toutes ces prières pour les catéchumènes doivent disparaître de la Liturgie tant que l'Eglise ne sera pas

revenue à la discipline du catéchuménat. Encore une fois, cela ne veut pas dire que prier pour les catéchumènes du monde entier ne soit pas recommandable. Mais toute prière n'est pas à dire partout et sous n'importe quelle forme.

Que veut dire aussi l'ordre donné par le diacre de fermer les portes? Puisqu'on ne les ferme plus, autant vaut ne rien dire.

Enfin, il y a des fêtes et des commémoraisons qui ont eu leur importance locale à certaines périodes, mais qui ne nous disent plus rien aujourd'hui. Nos religieux, au chœur, sourient toujours pour les nombreuses strophes qu'on leur fait réciter au souvenir du « grand tremblement de terre », des reliques trouvées « au quartier d'Eugène », de la triple invention du chef du Baptiste ; pour la vénération de telle icône aux Blachernes, comme pour la licence accordée à certains jours de prendre de l'huile et du vin à table ou pour les insultes violentes dont on accable liturgiquement les hérésiarques et iconoclastes, les éloges délirants de certains empereurs et les supplications émouvantes pour la délivrance de Constantinople, A quoi pensons-nous vraiment en récitant ces prières? Les meilleurs parmi nous essayent d'y trouver un sens mystique ou d'opérer mentalement une adaptation qu'on voudrait faite publiquement par l'autorité.

N'oublions pas aussi que des événements graves se passent autour de nous, qui devraient trouver un écho dans notre vie liturgique. La bombe atomique, les déportations de peuples, les guerres, le communisme sont autrement plus importants que les Avars qui n'existent plus, les murs de Constantinople depuis longtemps détruits et les reliques du quartier d'Eugène dont nous ignorons même l'emplacement.

Nous n'ignorons pas non plus que la byzantinisation de notre Liturgie antiochienne a hellénisé notre vie spirituelle à tel point qu'elle nous a fait oublier toutes nos gloires proprement melkites. Si l'on veut bien ne pas exagérer notre pensée, nous dirions: dans le domaine liturgique, le byzantinisme a fait pour les rites des patriarchats melkites ce que le latinisme tente de faire pour les rites orientaux en général.

Il faudrait, à notre avis, insérer quelques-uns des saints nouveaux dans notre calendrier. Cela soit dit à l'adresse des orthodoxes, comme des catholiques. Quelle autorité a donc empêché le culte des saints postérieurs à une date déterminée?

Il faudrait aussi, à notre avis, que le droit liturgique autorisât les célébrants à insérer des demandes facultatives pour des intentions d'actualité, surtout pour les intentions générales de l'Eglise et les besoins urgents de l'heure présente. Prier pour les réfugiés de Hongrie me semble plus important que de prier pour ceux, aujourd'hui inexistantes, qui « apportent des fruits à l'église » ...

Ou notre Liturgie s'harmonisera avec notre vie, ou notre vie se fera sans notre Liturgie. Il faut choisir.

Besoin de simplification

Eviter les anachronismes allégera déjà sensiblement la Liturgie, Mais on ne peut s'arrêter là, Il y a aujourd'hui dans la Liturgie des parties dont la complexité épuise notre piété de courte haleine.

Nous voulons parler d'abord de l'office de la prothèse. Du VIII^e au XI^e siècle, ce rite s'accomplissait très simplement. Les euchologes manuscrits de l'époque ne signalent qu'une seule prière que le prêtre récite après avoir déposé le pain sur le disque; certains euchologes ajoutent une prière de l'encensement; d'autres ajoutent timidement, au XI^e siècle seulement, des formules très courtes pour couvrir le disque et mettre le voile. Nous avons dit que la formule de la prière de la prothèse donnée par le codex Barberinus pour la Liturgie chrysostomienne a disparu et qu'à sa place on a retenu celle de la Liturgie de S. Basile. Du XI^e au XVI^e siècle, les euchologes et les commentaires témoignent d'un double courant d'évolution : l'un modéré, qui ne se maintient guère au delà du XIII^e siècle, l'autre exagéré qui amènera la réaction du patriarche Philothée. Certains manuscrits ont alors plus de trois pages de noms de saints que l'on doit commémorer à la prothèse. Dans la seconde moitié du XV^e siècle, Philothée de Constantinople fixa le rite de la prothèse en le réduisant aux limites que nous lui connaissons encore aujourd'hui. Malgré la simplification opérée par ce patriarche, le rite de la prothèse reste encore trop long et trop compliqué. Rares sont les prêtres qui l'accomplissent à la lettre, quant aux commémoraisons et quant aux prosphoras. La sobriété du rite antique n'est-elle pas préférable?

Autre rite compliqué et tardif: celui de l'*Enarxis*. Jusqu'au VIII^e siècle, la Liturgie commençait avec l'entrée du Pontife au sanctuaire, c'est-à-dire avec l'*eisodos*. Quoi de plus naturel? N'est-il pas illogique de chanter tout un office qui dure plus d'un quart d'heure aux Liturgies solennelles, avant d'entrer au sanctuaire? On sait que c'est seulement à la fin du VII^e siècle qu'on fit précéder la Liturgie proprement dite d'un office comprenant litanies et antiennes. Cet office, appelé *Enarxis*, ne fait pas partie intégrante de la Liturgie des catéchumènes, laquelle commence avec l'*eisodos*, mais doit être considéré comme un rite préparatoire. Aussi bien, dans les Liturgies pontificales, l'évêque, pendant l'*Enarxis*, se trouve-t-il, non au sanctuaire, mais à l'ambon du chœur, comme pour les autres offices. L'usage de remplacer le chant des antiennes par l'office des Typiques (deux psaumes suivis des Béatitudes) est de beaucoup postérieur, sans qu'on puisse déterminer l'époque précise. Si on tient à garder cet office préparatoire de l'*Enarxis*, nous suggérons qu'il soit réservé aux Liturgies pontificales ou solennelles, en le réduisant peut-être à une seule litanie (les *Irinika*) suivie d'une seule antienne. La répétition des deux petites synapties est disgracieuse.

Nous avons suggéré plus haut d'omettre la litanie et la prière pour les catéchumènes.

Nous avons prouvé aussi que les deux petites ecténies qui suivent respectivement la déposition des oblats et l'anaphore doivent être logiquement réduites à leurs deux premières demandes; le célébrant enchaînera en récitant la prière correspondante.

L'épiclese gagnera à être débarrassée de la triple invocation au Saint-Esprit qui la précède, qui est aussi tardive qu'illogique et tendancieuse.

Il faut aussi remarquer que sur les cinq prières préparatoires à la communion, la 1^{ère}, la 2^e et la 5^e sont seules obligatoires, même selon la discipline actuelle; la 3^e et la 4^e sont facultatives et seront avantageusement dites en cas de concélébration, tandis que chaque prêtre attend son tour pour communier.

Enfin l'office des Typiques après la Liturgie est une répétition inutile des tropaires déjà dits avant le trisaghion. Rien n'empêche de le dire, mais il ne convient pas de l'imposer.

Ainsi simplifiée et allégée, la Liturgie byzantine retrouve ses lignes pures. Ce que l'on souhaite, ce n'est pas en premier lieu l'abréviation de la Liturgie, mais sa pureté, de même que lorsqu'on débarrasse une belle salle ce n'est pas à la vider qu'on vise, mais à lui rendre l'harmonie de ses lignes.

De la logique!

Cela paraît étrange, mais c'est malheureusement vrai : les ecphonèses qui sont une conclusion des prières du prêtre, au lieu d'être dites logiquement après les prières, sont presque toujours dites avant: on conclut la prière puis on la dit! Et cela arrive même lorsqu'un diacre concélébre!

Il est des gestes réservés au diacre et que le prêtre ne doit pas accomplir quand il n'est pas assisté d'un diacre, par exemple agiter le voile au-dessus des dons.

Les différentes commémoraisons qui terminent l'anaphore doivent être mises bien en ordre. L'Ἄξιόν ἐστιν coupe inopportunistement la série des commémoraisons. Si, comme nous le dirons, le célébrant devait réciter à haute voix toutes les prières de l'anaphore, cette hymne à la Vierge, bien que très belle, devrait être déplacée de manière à sauvegarder l'essentiel du plan de l'anaphore.

On se rappellera aussi que l'anaphore ne se termine pas par l'Ἄξιόν ἐστιν mais par l'ecphonèse Καὶ ἔσται τὰ ἐλέη... C'est après cette ecphonèse que les fidèles devraient pouvoir s'asseoir.

Les prières « secrètes »

Mais ce qui est plus illogique dans la Liturgie byzantine telle qu'elle est célébrée aujourd'hui, c'est la récitation des prières dites « secrètes » : c'est là l'abus qui contribue le plus : à déparer notre belle Liturgie.

Il est absolument évident que les prières du prêtre, tout comme les litanies du diacre, étaient destinées à être dites à haute voix. On pourrait en donner des dizaines de preuves. Nous y consacrerons peut-être, un jour, une étude détaillée. Dans une récente note très fouillée, Trembelas concluait en disant que dans aucun des manuscrits de la Bibliothèque Nationale d'Athènes du XI^e au XVI^e siècle on ne trouve les mots *μυστικῶς* ou *καθ' ἑαυτόν*, sauf pour la prière du chérubicon, laquelle est, comme on le sait, de date récente. On pourrait y ajouter celle

du trisaghion. Ces deux prières ne peuvent, en effet, être dites qu'en secret, l'une pendant que le chœur chante les tropaires, l'autre pendant l'hymne des chérubins.

On sait que Justinien ordonnait déjà au prêtre de dire à haute voix les prières de la divine oblation, réagissant ainsi contre la paresse de certains célébrants.

Le mot Εὐχή qui désigne les prières du prêtre, par opposition aux litanies du diacre et au chant du chœur, ne veut nullement dire « prière secrète ». Et cette idée de secret n'est nullement pastillée par le mot Ἐκφώνησις qui signifie seulement que la conclusion de la prière est modulée, alors que l'Εὐχή est récitée.

Après l'anaphore le diacre enchaîne en disant: πάντων τῶν Ἁγίων μνημονεύσαντες (Ayant fait commémoration de tous les saints, de nouveau implorons le Seigneur). Or, selon l'usage - ou plutôt selon l'abus - actuel, le peuple n'a rien entendu; cette transition du diacre n'a plus aucun sens.

L'abus des prières secrètes touche presque au ridicule - qu'on me pardonne ce mot - dans l'ecphonèse qui accompagne le transport des saintes espèces à la prothèse après la communion des fidèles. Selon la rubrique actuelle le prêtre doit dire en secret Εὐλογητὸς ὁ Θεὸς ἡμῶν, puis à haute voix πάντοτε νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας etc.... C'est à n'y rien comprendre. Nous défions les liturgistes de nous dire quelle est la raison profonde et mystique pour laquelle le prêtre doit dire en secret les quatre premiers mots de cette ecphonèse! C'est comme le « Per omnia saecula saeculorum » avec lequel le prêtre latin commence le canon!

Le prêtre devrait dire à haute voix toutes les prières. Sinon ces ecphonèses deviennent incompréhensibles. Que veut-il dire en chantant solennellement Τὸν ἐπινίκιον ὕμνον ἄδοντα..., quand le peuple n'a pas entendu ce qui précède et ne sait pas de qui il s'agit? Que veut dire Ἐξαιρέτως τῆς παναγίας..., si on n'a pas fait le reste des commémoraisons à haute voix? De même le Ἐν πρώτοις μνήσθητι, Κύριε

L'usage abusif des prières secrètes a fait de la Liturgie byzantine une suite de litanies non eucharistiques entrecoupées de conclusions doxologiques qui, pour les fidèles, ne concluent rien. Tout l'essentiel de la Liturgie échappe aux fidèles.

Revaloriser les parties variables

Par l'ignorance ou l'insouciance de ceux qui y prennent part, la Liturgie byzantine est devenue singulièrement monotone. Pourtant les parties variables y sont nombreuses.

Dans le chant des antiennes on ne dit le plus souvent que le refrain, en omettant les versets. Les typiques sont presque toujours négligés. Les versets du prokiménon et de l'alleluia qui, respectivement, précèdent et suivent le chant de l'épître, devraient être remis à l'honneur et, au besoin, annotés, car ils donnent l'atmosphère de la fête.

Dans la grande ecténie, il est conforme à la liturgie d'insérer des demandes variables selon les circonstances.

La dernière édition catholique du Leitourgikon grec indique, non pas une seule prière derrière-l'ambon, mais plusieurs, selon les fêtes; pourquoi ne pas en profiter pour rompre la monotonie?

Dans les lectures scripturaires il est préférable de suivre la série, afin de lire, autant que possible, tout le Nouveau Testament au cours de l'année. Comme innovation heureuse on pourrait suggérer de lire pendant les jours aliturgiques du carême les péripécies tirées de l'Apocalypse et des deux dernières épîtres de S. Jean (qui n'ont pas trouvé place jadis dans le canon des Ecritures), au lieu de reprendre des lectures déjà faites, au petit bonheur et en dépit de la « lecture continue » en usage dans notre Eglise.

On sait que chez les Slaves, l'hirmos de la fête est chanté tous les jours d'après fête, à la Liturgie, au lieu de l' Ἄξιόν ἐστιν. Si cette coutume était introduite chez nous, elle nous aiderait à vivre encore davantage dans l'atmosphère de la fête.

Participation du peuple

Si nous voulons, enfin, que notre Liturgie soit, de fait, populaire, faisons-y participer le plus possible notre peuple.

L'Eglise byzantine n'a multiplié les litanies et les antiennes que pour permettre au peuple de prendre part à la prière, en lui mettant dans la bouche des réponses brèves, des refrains faciles, des airs rythmés et simples.

Le chœur ne devrait intervenir que pour exécuter les morceaux plus longs ou plus difficiles.

Dans les anciens manuscrits on distingue très bien ce qui est réservé au peuple et ce qui est réservé au chœur.

A quoi sert-il d'avoir une langue vivante comme langue liturgique si le peuple se tait pour écouter les roucoules d'un chantré ennuyé à son lutrin?

La plupart des réponses sont au pluriel, précisément parce qu'elles étaient dites par le peuple, même la profession de foi, dont le texte primitif comme notre version arabe, débute au pluriel:

Nous croyons en un seul Dieu... Le *Pater* est également réservé au peuple; de même le Πληρωθήτω et le Εἶδομεν τὸ φῶς : tous ces chants sont au pluriel.

Un esprit ingénieux trouvera mille autres moyens de faire participer le peuple, particulièrement les enfants, à l'action liturgique. La Liturgie sera alors vraiment un drame et le prêtre n'en sera plus le seul acteur.

Cette participation incessante du peuple n'exclut pas le « silence collectif » qui n'est pas la somme de mutismes individuels. Une minute de recueillement entre deux actions liturgiques est souvent plus émouvante qu'une prière. Rien ne justifie, à notre avis, l'habituel prise par nos chantres de recommencer indéfiniment le même chant pour occuper le temps et empêcher tout silence à l'église.

Nous aurions voulu terminer nos suggestions par le rappel de certains rites oubliés ou mal faits. Nous nous contentons d'une énumération. Le rite de l'ano-cathédra qui contribue si puissamment créer une atmosphère de calme et d'apaisement pendant la lecture de l'épître; la juste manière de faire les encensements: le rite de la grande procession; l'incongruité de donner la bénédiction avec les dons non encore consacrés: le baiser de paix, si antique et si significatif ; l'usage des dyptiques; l'omission des tropaires pénitentiels dans les prières de la porte, durant le temps pascal; la manière de communier en cas de concélébration; la bénédiction du peuple avec les saints dons, immédiatement après la communion des fidèles la distribution du protti ou du pain béni; la nécessité de termine la Liturgie par un chant solennel, etc....

Sa Béatitude Mgr Maximos IV a publié, l'an dernier, un long et beau mandement pastoral où, après un rappel des fondements dogmatiques de la Liturgie, il passe en revue les manquements les plus habituels aux rubriques et aux traditions de notre Eglise. Si les prêtres mettaient en pratique, avec l'exactitude due en cette matière, les prescriptions de ce mandement, l'esprit liturgique aurait déjà bit un grand progrès chez nous.

Nous avons la confiance que les suggestions - parfois hardies - de notre étude serviront au développement du sens liturgique de notre Eglise. D'une vie liturgique plus intense naîtra spontanément le désir d'une adaptation incessante des formes de prière aux préoccupations du moment présent ⁽⁸⁾.

*Père Néophyte Edelby
Des Basiliens Alépins
Proche-Orient Chrétien, fasc. II, 1957*

- (1) *Nous tenons à exprimer notre reconnaissance. tout particulièrement, au R. P. Voillaume, Prieur des Petits Frères de Jésus, et au R. P. Matteos, S.J., pour les remarques et les notes qu'ils nous ont communiquées.*
- (2) *Encyclique Mediator Dei, p. 363, n. 569 (éd. Desclée, Les enseignements pontificaux – La Liturgie)*
- (3) *C'est ainsi que nous lisons dans le compte rendu que M. Meyendorff a donné de la 3e Assemblée générale du mouvement Syndesmos, assemblée organisée par les mouvements grecs de jeunesse et qui s'est tenue près d'Athènes du 11 au 23 septembre 1956 : « Le dimanche 23 septembre, tous les délégués se rendirent à Aya-Paraskevi (centre du mouvement Zoy) pour participer à la Liturgie, et eurent ainsi une expérience unique du renouveau liturgique et spirituel en Grèce aujourd'hui. La communion (par trois prêtres,*

chacun avec un calice) de plusieurs centaines de jeunes gens et de jeunes filles, après une Liturgie célébrée comme au temps de saint Jean Chrysostome. avec lecture à haute voix des prières du canon eucharistique, laissèrent à tous un sentiment d'espoir dans l'avenir spirituel de l'Eglise en Grèce » (Syndesmos, Londres, n 3, déc. 1956, p. 12). - Dans le compte rendu d'une rencontre d'étudiants orthodoxes syriens et libanais en août 1956 on lit également : « Chaque jour fut célébrée la Liturgie. les portes royales ouvertes, avec lecture à haute voix des prières 'secrètes' et avec sermon immédiatement après l'évangile. Tous les assistants se confessaient et communiaient » ; cf. Vestnik, Le Messager de l'Action Chrétienne des étudiants russes. 1956, III, p. 42 (Cités par Irénikon, 1957, I.pp. 87-88 en note).

- (4) A noter que le texte est défectueux depuis une belle antiquité, puisque le Codex Barberinus du VIII^e siècle présente déjà l'omission.
- (5) Le *Toῦ Κυριοῦ δεηθῶμεν* qui précède cette bénédiction finale n'a pas de sens, puisqu'il n'introduit pas une prière. Les Slaves et les Roumains l'omettent. De même le *Toῦ Κυριοῦ δεηθῶμεν* qui précède l'ecphonèse du Trisagion: une ecphonèse ne peut être séparée de la prière qu'elle conclut. Remarquer aussi qu'il faudrait omettre, dans le texte de la bénédiction finale, les mots *καὶ ἔλεος αὐτοῦ ἔλθοι ἐφ' ἡμᾶς*, sur la foi des versions slaves et roumaines.
- (6) La troisième prière (*Εὐχαριστοῦμέν Σοι*) devait se terminer, à notre avis, aux mots *κατὰ τὴν ἐκάστου χρείαν*. Ce qui suit : *τοῖς πλέουσι σύμπλευσον· ... καὶ τῶν σωμάτων ἡμῶν* est un développement « aberrant » de ces derniers mots. La prière qui suit (*Πρόσχε, Κύριε Ἰησοῦ Χριστέ*) a une origine mystérieuse ; c'est la seule prière qui ne s'achève pas par une ecphonèse. La prière d'action de grâces après la communion *Εὐχαριστοῦμέν Σοι, Δέσποτα φιλόανθρωπε* devait également se terminer, selon nous, aux mots *Ἀσφάλισαι ἡμῶν τὰ διαβήματα* ce qui suit est une pieuse addition (*εὐχαῖς καὶ ἰκεσίαις*).
- (7) Ainsi dans le texte moderne édité par Brightman, *Liturgies Eastern and Western*, p. 393. Il est curieux que la dernière édition de Rome n'ait pas remarqué et corrigé cette faute.
- (8) Certaines affirmations de l'auteur pourront peut-être paraître un peu osées; certaines autres pas suffisamment établies historiquement. Cela tient en partie à ce que cette étude a fait l'objet de conférences avant d'être présentée sous forme d'un article. Mais comme le but certainement louable de l'auteur est d'apporter des « suggestions », nous souhaitons que celles-ci soient prises en considération par tous ceux qui veulent trouver dans le renouveau liturgique un aliment à leur piété et moyen de rendre la célébration de la Sainte Liturgie plus intelligible aux fidèles, de les y faire participer plus activement. N.D.L.D.